



1138

Imp. Mariton

La Gazette rose

16 Janvier 1872.

Soirees de Mariage.

*Etoffes des M^{mes} du Louvre. — Robes de M^{lle} Marie Bataillon. — Passanterie de la Glaneuse. —
 Touffes plumes de M^{me} Rexot. — Coiffures de fleurs d'orange de Duteis. — Lingerie de la M^{me} Leborgne.
 Ceinture Rigote de M^{me} de Vertus saurs. — Japon Empire Bieuveau. — Mouchoirs de Chapron. — Ecrans
 Duvelloy. — Bijoux artistiques de Marc. Guoyton. — Foulards de l'Union des Indes. — Chaussures de la
 M^{me} Louvenot. — Machines à coudre de famille, la Silencieuse. — Parfums et Savons de toilette de Grolier
 3, rue Rossini.*

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par M. de la comtesse Da-h. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — MACHINE A COUDRE DE FAMILLE, LA SILENCIEUSE. — COURSE DE TRAVAUX A L'AIGUILLE, sous la direction de Mile Braconnier-Delaune. — SOUVENIRS DE VOYAGE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — POÉSIE : UN BOUQUET DE LILAS BLANC, par J.S... — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Cravière. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE TOILETTES DE MARIAGE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Le mois de janvier d'autrefois. — La politique. — La mode. — Le salon présidentiel et l'empereur du Brésil — Pas de fête. — *Le Roi boit!* — Dîner de M. le duc d'Aumale. — Les douairières et les traditions — La comédie du jour. — L'Opéra. — La Russie. — Ce qu'elle nous prend. — La Comédie-Française et *Christiane*. — Rien à faire ce soir! — Delaunay. — Mme Reichemberg. — Mlle Aïssé. — *Chevalier sans peur et sans reproches*. — Ce qu'ils étaient, ce qu'on les fait. — *Le Roi Carotte*. — Victorien-Victorieux. — *Ruy-Blas*. — L'opéra au Caire. — Mariette-bey. — Le Khédive. — Verdi.

Autrefois, en ce mois de janvier, nous n'avions à raconter dans notre chronique du monde que des réunions, des fêtes, des dîners splendides; nous rendions compte des toilettes, des costumes, des magnificences de la cour et de la ville, des représentations d'apparat; et maintenant tout est fini, tout est mort autour de nous: à peine quelques rares salons ouvrent-ils timidement et tristement, allais-je dire. Il n'y a plus de causeries, car toutes les préoccupations se résument en une seule: la politique. Elle est partout et dans tout, elle se mêle à tous les intérêts; il n'en est pas un de nous qui n'y rattache sa fortune: aussi n'est-il question que d'elle seule.

Même pour les femmes la parure ne passe qu'en seconde ligne. Beaucoup d'entre nous y ont re-

noncé, — temporairement, je l'espère, — et semblent porter le deuil de la patrie. On ne voit guère de ces modes extravagantes que les étrangers nous donnèrent, et qui ne s'introduisirent ici, à l'encontre de notre goût traditionnel, qu'imposées par de hautes influences. Livrée à elle-même, la bonne compagnie de Paris n'eût point inventé ces choses-là. Vous verrez qu'elles s'oublieront, et que les femmes comme il faut reprendront l'initiative. Nous y arriverons peu à peu!

Le salon présidentiel est simple dans ses allures et dans ses tendances, il est sévère et grave; une robe tapageuse jurerait avec le ton général. On y cause, on y dîne fort bien, mais sans étalage et sans éclat.

Dimanche, l'empereur et l'impératrice du Brésil sont venus chez M. et Mme Thiers. La réunion était nombreuse et distinguée; le prince de Joinville en faisait partie, ainsi que beaucoup de députés, de généraux, d'académiciens et plusieurs hommes de lettres.

Les dames de l'impératrice étaient les seules invitées; le soir il en est venu quelques autres tout cela très cérémonieusement, bien que sans étiquette. Ce n'est pas une cour, ce n'est pas une maison ordinaire, c'est quelque chose entre les deux, un milieu tout particulier, où le plaisir entrera difficilement, où règnent l'esprit sérieux et la réflexion, et où, — suivant l'expression

populaire, — il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

On n'y a pas tiré les rois, bien que dimanche fût le 7 janvier.

Il était bien difficile, en effet, de présenter la fève à l'empereur Don Pedro, ou de faire Mme Thiers une reine d'un soir. On a préféré s'abstenir.

Excepté à ce dîner souverain, dans toutes les maisons, petites ou grandes, on a crié : *Le Roi boit!*... et on n'a pas manqué de boire avec lui. Cet usage s'est perpétué et se perpétuera même sous la République; nous sommes des bêtes d'habitude, et toutes les révolutions ne nous arracheront pas à nos vieilles coutumes. Vous verrez le bœuf-gras et l'Amour au carnaval; vous verrez les œufs de Pâques; vous verrez les masques, ou du moins ce qui en tient lieu; vous verrez tout ce qu'ont vu nos pères et encore ce qu'ils n'ont point vu, heureusement pour eux, et ce que nous voudrions bien ne pas voir.

Nous suivons un sillon qui trop souvent, hélas! devient une ornière; il faudrait un grand effort pour nous en retirer; qui nous aidera à l'accomplir?

Dîner et réception chez M. le duc d'Anmale, le même jour qu'à la présidence. Là, c'est un autre monde, et le luxe ne craint pas de s'y étaler. L'ancienne cour de Louis-Philippe y est représentée par de belles douairières ou par leurs filles. Celles-ci ont quelque peu dansé aux Tuileries impériales; elles se sont ployées aux façons du temps et ne détestent point les chiffons excentriques. Elles conserveront les *bonnes traditions*. Cela promet pour l'avenir.

Des bals, — point!

Des comédies de salon, — point!

Nous en sommes réduits à la comédie politique, la plus difficile à jouer, et celle aussi qui use le plus d'acteurs. Leurs succès ne sont pas de longue durée. La foule les acclame, elle les étoufferait presque sous ses caresses. Tout à coup elle les délaisse: ce qui lui plaisait hier ne lui plaît plus aujourd'hui, elle les siffle, elle les bafoue, elle les jette aux gémonies, et ne se refuse pas la jouissance de les *supprimer* quand ils la gênent. Bien plus que les femmes, le peuple est *changeant comme l'onde*.

Les théâtres seuls nous rappellent notre Paris d'autrefois. L'Opéra va bientôt ravoire son grand artiste: Faure. Son engagement à Bruxelles tire à sa fin; il y a obtenu un succès immense, surtout dans *Hamlet*. Il le retrouvera rue Le Peletier sans aucun doute. Nous avons perdu bien des étoiles pendant nos désastres, et M. Halanzier aura beaucoup de peine à recomposer sa compagnie.

La Russie nous enlève tout ce qu'elle peut: elle vient encore de nous prendre Berton père. Il a déjà passé plusieurs années à Pétersbourg. Les succès de tous genres l'y ont rendu célèbre: il est donc parfaitement sûr de l'accueil qu'il recevra. Mme Pasca y est très fêtée, dans la baronne d'Ange du *Demi-Monde* surtout.

Une indisposition de Mlle Delaporte retarde l'apparition de la *Princesse Georges*. Sera-t-elle discutée là-bas comme à Paris, cette pièce d'une morale si saisissante! Quoi qu'il en soit, elle triomphera: la vérité triomphe toujours.

La Comédie-Française voit sa salle pleine tous les soirs. *Christiane* attire cette société désœuvrée qui court au théâtre faute d'autres plaisirs. Une des phrases qui ont le plus cours dans notre chère capitale est celle-ci:

— Qu'y a-t-il à faire ce soir?

Il faut voir avec quelle désolation le chœur des oisifs reprend, dans ce temps de disette:

— Il n'y a rien à faire ce soir!

C'est plus triste que le *Super fluminis Babylonis*.

Naturellement, les spectacles héritent de ces désespérés, et lorsque la pièce est bonne, — c'est ici le cas, — il en résulte encombrement. *Christiane* réunit toutes les conditions de succès, à savoir une charmante comédie jouée à la perfection. De launay est parfait et ravissant. Il s'est fait jeune père comme il était amoureux; c'est qu'il a conservé tous les reflets de l'amour, c'est qu'il en a la jeunesse, la passion, l'éblouissement. Nous le reverrons demain dans *l'Etourdi*, il aura vingt ans comme hier; ce n'est pas une illusion, c'est la vérité. Mlle Reichemberg est une délicieuse enfant: elle a tous les charmes de l'ingénuité et toutes les grâces de la finesse.

Lorsque *tout le monde* aura vu *Christiane*, *tout le monde* voudra la revoir, en voilà pour longtemps.

L'Odéon a donné *Mlle Aïssé*, une comédie posthume de Bouilhet, enlevé si prématurément aux lettres et à ses amis. Bouilhet était un poète et a fait de beaux vers; néanmoins il n'a pas fait une bonne pièce. D'abord le sujet est impossible. Rien n'est moins fait pour la scène que ces amours si tendres, sans incidents, sans catastrophes, où l'amant et la maîtresse, parfaits tous les deux, n'ont et ne peuvent avoir aucun reproche à s'adresser. On trouverait une nouvelle tout au plus dans cette suave étude du cœur; mais quatre actes, non. Aussi, pour les remplir, a-t-il fallu ajouter des incidents impossibles, fausser les caractères, inventer un dénouement sans raison. Pourquoi Bouilhet n'a-t-il pas donné à son œuvre un nom de fantaisie? Elle serait excellente alors; il aurait composé ses personnages à sa guise, on n'aurait rien à redire. Mais Mme de Fériel ven-

dant Aïssé; mais Aïssé allant en Circassienne à un bal chez M. le Régent; mais Aïssé qui s'est éteinte pieusement, saintement, à ce point d'exciter le respect et l'admiration d'une société impie; Aïssé mourant en maudissant le Christ, en faisant des vœux pour les Turcs contre les chrétiens, cela choque les esprits justes et déplaît aux cœurs sincères.

Et le chevalier d'Aydié, celui qui, d'après Voltaire lui-même, lui a servi de modèle pour le sire de Coucy, dans *Adélaïde Duguesclin*, celui que l'on appelait, comme Bayard, chevalier sans peur et sans reproches, celui-là ressemble-t-il à l'amoureux dont on nous étale les extravagances? d'Aydié adorait, vénérât sa maîtresse, jamais il ne l'eût même soupçonnée capable d'une infidélité; eût-il été forcé d'y croire, jamais il n'eût mis le public dans sa confidence, ni fait une scène d'une telle inconvenance dans un bal quelconque, à plus forte raison chez le premier prince du sang représentant le roi. D'abord elle eût été impossible pour tout autre même, on ne l'eût pas laissé finir. D'ailleurs est-il de bien bon goût de prophétiser l'incendie des palais sur les ruines du Louvre et des Tuileries? La convenance la plus simple aurait dû faire couper cette tirade, et pour la mémoire de l'auteur et par respect pour nos malheurs récents.

Le roman de la belle Circassienne et de sa passion est une perle à laquelle il ne faut pas toucher. Nous avons ses lettres, nous avons ce les du chevalier, nous avons madame du Deffant, nous avons Voltaire, nous sommes donc bien renseignés et, toutes nos fictions n'approcheront pas de la vérité. Cet amour, véritable oasis, au milieu de la corruption du temps, fut l'histoire unique de ces deux existences. Aïssé mourut à trente-huit ans, bien peu de la poitrine, beaucoup de chagrin de ne pouvoir pas avoir sa fille et de ne vouloir pas céder aux instances de son amant, qui la suppliait de l'épouser. Bien que chevalier de Malte, il eût obtenu une dispense, mais elle ne consentit point à accepter son nom, par dévouement pour lui.

Circassienne, vendue au marché au comte de Fériol, ambassadeur du roi à Constantinople, elle passait dans le monde pour avoir subi de sa part toutes les exigences d'un maître. C'était faux pourtant. Mais sa suprême délicatesse refusa à imposer cette tache à l'honneur de son chevalier. Le remords de sa faute et la douleur de ne pouvoir la réparer, la tuèrent. Lorsqu'elle fut morte, Aydié se consacra entièrement à son souvenir, à sa fille; il la reconnut et la maria à M. de Nanthix, gentilhomme du Périgord, son pays. Telle est

le vrai poème; était-il permis de le défigurer?

Nous allons avoir le *Roi Carotte*, féerie-monstre de Sardou et d'Offenbach; plus des décors, des ballets, des costumes à éblouir. Jugez s'y l'on y courra!

Ensuite viendront, au Vaudeville, quatre actes du même Victorien, toujours victorieux. Jamais prénom ne ressembla davantage à une prédestination.

Après on nous rendra *Ruy-Blas*. L'Odéon a fait de belles recrues, M. et Mme Lafontaine. Il avait déjà un personnel excellent dans *Aïssé*. Pierre Berton et Mlle Sarah Bernhardt sont charmants tous les deux. Voilà de superbes soirées sur la planche.

L'Égypte ne veut pas être en reste avec l'Europe. On vient de donner au Caire un opéra dont la mise en scène dépasse tout ce que nous avons jamais rêvé de plus miraculeux. Les parcs sont de Mariette-Bey, un Français habitant la terre des Pharaons, un savant qui, après avoir fouillé les trésors de l'antiquité, en a exhumé des magnificences dignes des Mille et une Nuits. On se croirait aux beaux jours de Memphis et de Thèbes.

La musique, fort réussie, est du maestro Verdi.

S'il faut accepter les indiscretions, Mariette-Bey aurait été honoré d'une collaboration auguste et n'aurait fait qu'interpréter les idées d'un impressario illustre par sa naissance comme par son intelligence supérieure.

Le khédive Ismaïl est un digne descendant de Méhémet-Ali, le héros musulman des temps modernes. Elevé en France il a emporté de chez nous une instruction sérieuse, qui, jointe à sa riche imagination méridionale, à son esprit brillant et observateur, son jugement éclairé, en a fait un des souverains les plus remarquables de ce siècle.

Il a, dit-on, participé au tableau vivant de l'antienne Égypte, et son goût pour les arts, la protection qu'il leur accorde, révèlent chez lui des qualités supérieures. Si l'élan donné par lui continue, d'ici à quelques années la civilisation aura pénétré partout dans cette partie de l'Afrique; nous y verrons éclore des merveilles.

Les femmes doivent au vice-roi mille hommages de reconnaissance. Il s'occupe tout particulièrement d'améliorer leur sort, autant que le permettent les lois de l'islamisme, auquel il est très soumis, comme tous les enfants du prophète. Les progrès de toutes sortes sont incontestables dans ses États, et nul doute que l'œuvre gigantesque entreprise sous son influence n'arrive à bonne fin.

Pardonnez-moi, mesdames, d'avoir remplacé votre tant spirituelle chroniqueuse, qui est fort

souffrante et vous n'eussiez point eu de chronique, si je n'y avais suppléé. Je ne saurais la faire oublier certainement, mais j'ai comme elle le vif désir de vous être agréable, trop heureuse si j'y ai réussi.

Comtesse DASH.

LES MODES DU JOUR

Les magasins du Louvre ont obtenu un grand succès d'étranges. Ils avaient collectionné dans leurs nouveaux magasins de la rue Saint-Honoré, près la place du Palais-Royal, de véritables merveilles fantaisistes. Des coffrets en bronze doré et en vieil argent oxydé; des jardinières en faïence Beaumont, avec monture de bambou doré; des tables et des jardinières en laque de Chine; des paniers à ouvrage en osier doublés de salin de toutes couleurs et contenant tous les ustensiles nécessaires aux travaux à l'aiguille; des nécessaires de toilette et de voyage; des boîtes à gants, des boîtes à jeux; des sacs de voyage et des buvards en cuir de Russie; des écrans chinois; des éventails et des écrans avec aquarelles de fleurs; des glaces à main en argent oxydé et des glaces à support. Que sais-je?... Les magasins du Louvre ont fait beaucoup de tort à la maison Giroux qui fait payer son nom et sa réputation européenne. Les mêmes objets dans les magasins du Louvre étaient cotés moitié moins cher.

C'est donc un avertissement utile pour la plupart de nos lectrices qui ignorent que les magasins du Louvre embrassent toutes les spécialités de la mode et de l'industrie artistique. Et ce qu'il y a d'inappréciable pour les visiteuses, c'est que l'actualité fantaisiste s'y renouvelle au fur et à mesure qu'elle se produit.

Les magasins du Louvre ont également apporté leur cote part à la souscription ouverte par le *Figaro*, en faveur des veuves et des enfants des gendarmes fusillés, en leur envoyant des ballots de marchandises et de vêtements.

La saison d'hiver a été aussi fructueuse au Louvre que les autres années. Les magasins ont été encombrés et le sont encore. La foule attire la foule. Le comptoir des étoffes de soie est sans contredit le plus important qui existe, car il offre à chaque saison des occasions exceptionnelles de bon marché et de fabrication. Le *Paris-Louvre* est en route pour faire le tour du monde. Il est signé et fabriqué tout spécialement pour le Louvre en trois prix différents: 8 fr. 75 c., 9 fr. 75 c. et 10 fr. 75 c. le mètre.

Les toilettes noires ont été de mode cet hiver.

C'est un deuil général que toutes les femmes de cœur ont voulu porter par sentiment de patriotisme. Le printemps va nous ramener des toilettes claires et chatoyantes. Il faut que l'industrie et le luxe libèrent la France, et que toutes les élégantes renouvellent leurs toilettes comme autrefois.

Le comptoir des étoffes nouvelles présente aussi un immense avantage en tissus français et anglais, tous frangés pour robes et costumes. Le tissu frangé deviendra le costume obligatoire de voyage.

Citons quelques costumes édités par le Louvre :

Le Parisien, costume complet en cachemire noir, composé d'une jupe à haut volant surmonté d'un biais avec polonaise de cachemire doublée de flanelle et garnie d'effilés, coté 68 fr.

Le Hongrois, costume complet en drap de toutes nuances, composé d'une jupe unie, d'une tunique, d'un gilet et d'une petite casaque inédite, le tout orné de galons noirs et d'une très belle frange assortie: 180 fr.

L'Élegant, costume complet en magnifique poul de soie noir, composé d'une jupe à volant, d'une tunique et d'une casaque doublée. Tout le costume est orné de satin et d'un riche effilé nouveauté pour 210 fr.

La Présidente, costume complet en velours noir composé d'une jupe ronde unie et d'une grande tunique faisant seconde jupe, très élégamment ornée de rouleautés et de brandebourgs de satin noir, pour 290 fr.

Les vêtements brodés et soutachés en cachemire noir vont avoir un grand succès d'élégance pour le printemps. L'année dernière le printemps a été ensanglanté par la Commune. Aurons-nous un printemps?... Et le bois de Boulogne reprendra-t-il ses longues files d'équipages qui donnaient tant d'animation, de gaieté et de prospérité à Paris.

L'industrie fait tout ce qui dépend d'elle pour que Paris reste le centre du luxe et de la mode artistique. Elle n'a pas dégénéré. Loïn de là.

Les magasins de la *Glaneuse* sont toujours les mêmes, chatoyants et élégants. C'est elle qui donne toujours le ton et le genre et qui imprime l'actualité.

Après avoir fait de l'Echarpe Romaine une spécialité toute fantaisiste, la Glaneuse va produire la *Ceinture Brésilienne*, en l'honneur de l'Impératrice du Brésil, l'une des souveraines les plus distinguées qui existent.

Retenez bien que c'est la Glaneuse qui a eu la première idée de cette *Ceinture Brésilienne*, de même qu'elle a eu l'initiative du *voile Isabeau*, en

tulle à pois, retombant par derrière en deux longues écharpes ; de la mantille Andalousse ; de l'écharpe Castillanne ; des fichus bretons et des fichus Marie-Antoinette en crêpe de Chine et du *nœud Alsacien* en faille, en crêpe de Chine et en velours.

Ce nœud Alsacien est un triomphe. La Glaneuse n'en a jamais assez. Toutes les jolies femmes veulent avoir le nœud Alsacien pour deux raisons : par patriotisme et par coquetterie. Ce large nœud, perché sur le sommet de la chevelure, dans des cheveux enlevés et créponnés, est très seyant et constitue une jolie coiffure de soirée et de théâtre.

La Glaneuse en moissonnera bien d'autres au printemps. Elle nous annonce des surprises, des innovations ; nous verrons bien. En attendant, rendez-lui visite dans ses magasins de la *rue de la Chaussée-d'Antin, n° 7*, et vous trouverez toujours une fantaisie utile qui vous tentera : soit une boîte de mercerie complète et illustrée à partir de *dix-huit francs*, soit une paire de gants longs, en cachemire souple et très fin, ayant cinq boutons.

Le gant de cachemire est très bien porté pour toilettes de voyage et pour costumes de tous les jours.

Si on ne danse pas à Paris, on danse à Nice, à Cannes, à Monaco et au Caire.

Mlle Marie Bataillon, qui a une très élégante clientèle étrangère, fait chaque jour des envois de toilettes de bal qui font vraiment regretter que les salons parisiens soient fermés. Toutes ces villes privilégiées du Midi n'ont pas été atteintes par l'invasion et par la Commune. Elles peuvent se livrer au plaisir et se distraire ; d'ailleurs, elles ont aux étrangers les honneurs d'un printemps éternel.

Le premier bal du cercle Masséna a eu lieu mercredi, 3 janvier, à Nice. Il y avait beaucoup d'Américaines et de Russes, toutes plus jolies les unes que les autres. La colonie étrangère était au grand complet.

Les Américaines et les Russes avaient adopté un bouquet différent, presque un drapeau... de fleurs.

Mme Duluc avait dépensé beaucoup d'esprit et de talent pour monter tous ces différents bouquets. On n'est pas pour rien le successeur d'Alphonse Karr, dont les guêpes viennent de temps en temps effleurer les roses de Mme Duluc.

Parmi toutes les toilettes les plus admirées et les plus remarquées, citons les plus nouvelles créations de *Mlle Marie Bataillon* :

Une toilette en gaze noire de Chambéry. La première jupe, à traine fuyante, est garnie de tout petits volants de gaze simplement ourlés, montant à mi-jupe et disposés en coquilles ondulées. Sur cette jupe tombe une polonaise en gaze de Chambéry, gracieusement entr'ouverte devant et bordée d'une haute malines ancienne surmontée d'un entredeux de Malines et d'un pied de Malines. La polonaise de gaze de Chambéry est relevée en pouff derrière avec des nœuds de faille. Elle est montante sur un corsage décolleté de faille. Les manches s'arrêtent au coude, avec double sabot de gaze, de malines et de nœuds de faille.

Une robe en faille blanche avec jupe à traine garnie de dix volants déchiquetés. Corsage décolleté à trois pointes, avec draperies de tulle et volant de point à l'aiguille. Tunique partie en faille blanche, bordée de point d'Angleterre, et de deux petits volants déchiquetés faisant tête, se gonflant sur les côtés avec de gros pouffs de satin blanc.

Une toilette de satin rose, avec première jupe terminée par un grand volant à tuyaux d'orgue et trois petits volants tuyautés en tête. Tunique en satin rose bordée de trois petits tuyautés et de deux volants ; l'un en dentelle d'Angleterre, l'autre en Chantilly. La dentelle blanche tombe sur la dentelle noire. Cette jupe est relevée avec de gros nœuds en satin rose et en satin noir. Le corsage à trois pointes est garni dans ce même style : dentelle blanche et dentelle noire. Dans les cheveux pouff de plumes noires et de plumes roses avec aigrettes de diamants.

Une toilette Pampadour en faille rose, pour jeune femme de vingt à trente ans. La jupe en faille rose est ornée de quatorze petits volants découpés en pivoines roses. On dirait d'une bordure de pivoines pleinement épanouies. Une tunique composée de trois volants d'Angleterre est une innovation de *Mlle Marie Bataillon*, qui tire élégamment partie des volants traditionnels des corbeilles de mariage en les reliant ensemble par des bouillonnés de tulle et des ruches de tulle illusion. Le tulle fait poudre. C'est neigeux et c'est charmant. La tunique est relevée de côté avec des branchages de glycine rose sans verdure. Corsage de faille rose à ceinture, avec berthe croisée derrière, en tulle illusion et dentelle d'Angleterre. Epaulettes en glycine rose, faisant ferrets dans des pouffs de dentelle d'Angleterre.

Une robe en faille violette de Parme, avec jupe à petits volants découpés. Tunique en crêpe de Chine assortie, bordée de deux biais de crêpe de Chine et d'une frange très riche, fleurie de brimborions de violettes de Parme. Cette tunique, drapée en tablier par devant, est relevée en arrière par de grosses touffes de violettes de Parme s'épendant en trainées et en feuillage. Corsage avec ceinture en faille faisant pouff derrière, et fichu Marie-Antoinette en crêpe de Chine, décolleté, s'attachant derrière sur le pouff de faille et frangé comme la tunique.

**

Et les costumes de ville, nous dira-t-on ?

Mlle Marie Bataillon en exécute deux pour deux jeunes femmes brésiliennes, en pékin de velours rayé pourpre et noir. C'est très voyant, trop à effet pour Paris en ce moment. On eût crié bravo, autrefois. Aujourd'hui, toutes les Parisiennes se croiraient dans les flammes de la Commune.

**

Un autre costume en faille noire et velours noir plaira à nos lectrices. La jupe de faille alterne avec six volants doubles montés en tuyaux, trois en velours noir, trois en faille. La tunique est en velours noir, bordée de rouleaux de faille avec volant de guipure. Elle fait tablier devant, avec gros nœuds de faille la relevant sur les côtés et par derrière. Corsage en faille, avec gilet de velours garni de guipure. Manche avec jabot de faille et de guipure. Casaque de velours noir décrivant par derrière un éventail de velours, avec broderie de passementerie, coquilles de guipure, nœuds de faille et volants de guipure.

Nous n'en finirions pas si nous voulions décrire toutes les toilettes et tous les costumes que nous avons vus la semaine dernière dans le petit entre-sol de la rue Chabanais, 14, où Mlle Marie Bataillon tient cour plénipotentiaire d'économie élégante.

**

Il va sans dire que chaque toilette de ville ou de bal réclame des chaussures assorties. Un pied mignon, parfaitement chaussé, est signe de race. Mais tout le monde n'a pas un joli pied, nous d'ra-t-on, et il est bien difficile de réformer la nature. Cela dépend de la chaussure et de celui qui la signe. Un artiste expérimenté et habile dans l'art de la chaussure, sait imprimer la courbe cambrée qui manque bien souvent aux pieds féminins.

C'est ce que fait *Jouvenot* dont le talent artistique est apprécié de plus en plus, car tout en sortant de la banalité de la chaussure, il ne dépasse jamais

les limites du comme il faut. La clientèle de la maison *Jouvenot* est pour ainsi dire celle de la *Gazette rose*. C'est faire son éloge, car toutes nos lectrices sont des femmes distinguées et charmantes entre toutes. Ce n'est point dans la maison *Jouvenot* qu'il faut aller chercher les talons de ballerines, argentés et dorés. Le talon Louis XV y est au contraire dans des proportions de bon goût et d'hygiène. Ni trop haut, ni trop petit ; il est bien assis tout en étant élégant, et on ne marche pas sur des échasses. C'est un point important à considérer dans la chaussure, que de rencontrer tout à la fois l'élégance dans la forme et dans la tournure. Plus nos lectrices connaîtront la maison *Jouvenot*, rue *Saint-Honoré* 165, en face le Théâtre-Français, plus elles nous remercieront de la leur avoir indiqué. Ce n'est point avant le printemps que la maison *Jouvenot* créera de nouveaux modèles. Résumons-nous dans les chaussures de la saison qui consistent en demi-bottes, bottines, souliers, pantoufles et mules. Des demi-bottes se font en velours, bordées de fourrure assortie aux costumes.

Des bottines en chevreau noir piqués blanc avec semelles chasse ou semelles de liège.

Des bottines en drap assorties aux costumes, soit bleu marine, marron doré, vert russe, avec lanières de cuir piqué et semelles liège ou chasse, pour chaussures de promenades à pied.

Des bottines de satin noir pour toilette habillée, quelle qu'en soit la nuance, avec nœud de satin noir.

Des bottines de satin assorties aux toilettes.

Un soulier *Dubarry*, en chevreau noir, avec talons rouges et gros nœud de faille noir et ponceau, largement étalé sur le soulier (la seule excentricité de la maison *Jouvenot*).

Un soulier de chevreau gris piqué noir, doublé de chevreau rose, avec gros nœud noir et gris.

Un soulier chevreau mauve, doublé de chevreau blanc, avec gros nœud mauve en reps ottoman.

Une pantoufle de faille, gris perle, avec gros nœud en crêpe de Chine assorti, doublée de puche rose.

Un soulier de faille rose pour toilette de soirée, avec nœud de faille rose et de dentelle d'Angleterre.

Une mule en velours gros bleu, bordée de chinchille.

Une autre mule en velours noir, bordée d'hermine.

Ces différentes chaussures que nous venons d'énumérer donnent une idée du genre et du goût artistique de la maison *Jouvenot*.

Le moyen le plus infallible de dire les modes du jour, c'est de les analyser et de les décrire.

La maison Leborgne, qui s'était occupée activement des articles d'étrennes en lingerie luxueuse, a repris le cours de ses trousseaux et de ses layettes. Trois trousseaux sont en mains. L'un, richement armoirié; les deux autres simplement chiffés. Le trousseau armoirié comprend douze douzaines de chaque article de lingerie, et les deux trousseaux chiffés, seulement six douzaines.

Les chemises sont avec plastron de broderie, de valenciennes ou de malines, décrivant un cœur sur la poitrine et se boutonnant sur l'épaule. D'autres sont avec poignets de broderie et plis musique, séparés par des entre-deux de broderie. D'autres simplement ourlés, avec ruban de couleur passé dans l'ourlet et valenciennes au bord. Les chemises de nuit sont avec fraise et jabot de valenciennes ou de mousseline double tuyautée, bordée de malines. La guipure ne s'emploie plus dans les trousseaux élégants; elle est remplacée par la malines.

Les jupons sont très nouveaux et très riches. Les pantalons sont assortis aux jupons; ils se ferment presque tous au-dessous du genou et laissent la jambe libre.

Les parures de lingerie sont très variées, ainsi que les coiffures.

Au fur et à mesure que ces trois trousseaux seront exposés dans la maison *Leborgne*, 56, *rue du Bac*, au coin de la rue Saint-Dominique, nous irons prendre des notes pour vous les décrire dans tout leur ensemble luxueux.

Dans le trousseau armoirié, on compte deux douzaines de chemises de foulard, tant de jour que de nuit, deux douzaines de pantalons bouffants à l'orientale et deux douzaines de chemises russes, tant foulard rayé pékin, que crépon de l'Inde et crêpe de Chine. Le foulard a conquis une place importante et hygiénique dans la lingerie, et fait concurrence à la flanelle qu'il détrône de jour en jour. La vogue du crêpe de Chine se consolide et s'accroît dans la mode élégante. Ce tissu, qui avait été relégué et dédaigné, fait prime aujourd'hui dans la toilette féminine, grâce à l'initiative intelligente de l'*Union des Indes*, qui le fait fabriquer tout spécialement pour son comptoir franco-indoustan et qui vient des Indes directement. Ces crêpes de Chine sont uniques comme velouté, épaisseur, brillant et souplesse. Aucun autre comptoir de foulards ne peut rivaliser avec l'*Union des Indes*, qui a la suprématie sur ce tissu privilégié entre tous.

Mme Emile de Girardin est l'une des premières élégantes qui aient adopté les chemises en crêpe de Chine et en foulard rayé. Les chemises de crêpe de Chine se garnissent de valenciennes, et les chemises de foulard rayé, de petits volants en

biais. Quant aux chemises de foulard uni de nuance claire, elles sont brodées et soutachées.

La saison d'hiver n'est guère propice aux robes de foulard, si ce n'est aux robes de jeunes filles, en foulard blanc, fleuri de petits bouquets, pour toilette de soirée et de diner. Mais viennent les beaux jours, et l'*Union des Indes* déploiera toute sa mise en scène printanière dans ses vitrines de la *rue Auber*, 1, en face le *nouvel Opéra*.

On nous écrit de province pour nous demander si, oui ou non, on porte encore de la crinoline. On hésite, on s'inquiète. Les robes à traine, surchargées de volants, ne s'étalent pas bien. Comment donc faire?... A ces différentes questions, nous répondrons qu'il y a crinoline et crinoline. La crinoline d'autrefois et le *Jupon empire* d'aujourd'hui, complètement dépourvu d'acier par devant, rejetant la robe en arrière sans qu'on puisse s'en douter et imprimant à la tournure une certaine désinvolture. Les aciers de ce nouveau *jupon Empire*, car il y a des aciers, mais tellement souples qu'ils ne se trahissent pas, sont dissimulés par des volants de jaconas, qui constituent un jupon très élégant. Les robes à traine et les costumes de ville ont un jupon spécial, de même que les toilettes de bal. L'art de juponner est toute une science et toute une étude. La plus belle toilette, mal juponnée, n'a aucun cachet ni aucun genre. Il faut donc référer de ce nouveau *jupon Empire*, avec *Mmes Maurin et Joiron*, qui ont succédé à la maison Bienven et qui ont une grande autorité dans la toilette féminine, car elles ont été à l'école du bon goût et de la fantaisie, dans l'une des premières maisons de couture de Paris. On peut donc commander tout à la fois un jupon Empire, un costume de promenade, une confection, une robe à traine. C'est très commode. On est sûr que le jupon s'entend avec les robes, puisqu'il est de la même maison. Quand deux couturières intelligentes et expérimentées se mêlent de juponner une femme, elles le font avec une supériorité incontestable, parce que tout est d'ensemble et d'harmonie. Le *jupon Empire-Bienvenu* n'est plus à son ancienne installation de la rue Taitbout. Il faut aller le chercher chez *Mmes Maurin et Joiron*, 24, *rue du 4 Septembre*, au coin de la rue de la Michodière.

Les élégantes demandent le jupon Empire en taffetas blanc ou en taffetas de couleur tendre. Les femmes économes le choisissent en laine violette ou en étoffe chinée noir et blanc. Il se reproduit encore en nansouk et en brillanté pour les toilettes de bal, avec volants bordés de dentelle. Il faut apporter une attention non moins sérieuse à la toilette quand on veut conquérir une taille souple et élégante. Avec

une ceinture Régente, la taille la plus disgracieuse s'améliore peu à peu et devient charmante. Il en est de la taille comme d'une plante frêle et délicate qui a besoin d'être dirigée et maintenue.

Les jeunes filles auxquelles le corset est défendu doivent porter la Ceinture Régente qui est un point d'appui sur lequel elles se reposent. La Ceinture Régente, loin d'être un corset, l'a supprimé et détrôné.

Mmes de Vertus sœurs, qui étaient statuaires, l'ont modelé au bout de leurs ciseaux d'artistes. C'est en consultant la nature que la nature se révèle dans toutes ses perfections.

Il suffit donc d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs*, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes pour recevoir une Ceinture Régente irréprochable de coupe et de main-d'œuvre : *Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du buste, longueur de la taille sous le bras*. Ce qu'il y a de plus inappréciable dans la Ceinture Régente, c'est qu'il est inutile de l'essayer, aussi bien quand on reste à Paris, en province ou à l'étranger. C'est une peine de moins, une fatigue qu'on évite. La coupe de la Ceinture Régente a cette grâce suprême de prouver que la femme est belle. Loin de comprimer ses mouvements, elle les dégage. Elle cambre la taille, mais elle laisse à la poitrine toute son élosion radieuse. Elle se reproduit en satin, en faille, en moire antique et en coutil, toujours assouplie par de la peluche blanche et bordée de valenciennes, de malines, de point à l'aiguille, ou de guipure artistique. Il n'est pas de trousseau luxueux où elle ne se compte par demi-douzaine. L'Académie de médecine lui a signé son brevet de beauté et de santé.

Il n'est donc pas étonnant que la *Ceinture Régente* ait une réputation européenne. Plus une femme apporte de soins sérieux à sa beauté et à sa jeunesse et moins elle vieillit. L'éclat du teint qui s'obtient au moyen de blanc et de rouge n'a que la durée qu'on lui donne, et n'a jamais la fraîcheur pourprée de la nature. C'est pourquoi nous conseillons à toutes nos lectrices d'employer comme cosmétique de toilette le *Lait Antéphélique de Candès*, qui ravive le coloris et fait circuler le sang dans les artères.

Ce lait Antéphélique a des propriétés médicales et hygiéniques qui ont établi sa réputation. Il efface les taches de rousseur, la coupe rose, et ces affreux masques rouillés qui enlaidissent tant de jeunes mères. Quand on en fait usage tous les matins, pour conserver la fraîcheur juvénile de la jeunesse, on en met quelques gouttes dans de l'eau; mais quand le Lait Antéphélique est em-

ployé comme recette pharmaceutique, c'est tout différent. Dans le cas d'éphélides, on l'emploie pur. Peu à peu les taches de rousseur tombent d'elles-mêmes et s'effacent pour toujours. Et sous ces vilaines taches de rouille renaît une peau fine, rosée et délicate qui donne une toute autre physiologie et un coloris éblouissant.

Le succès du Lait Antéphélique s'affirme de plus en plus, et toutes les ninons modesnes n'emploient pas d'autres talismans de beauté, qu'elles ne rendent tout simplement à *M. Candès*, 26, boulevard Saint-Denis.

Une belle dame étrangère, qui réside en Italie, nous a écrit pour nous demander ce que contenait la boîte de Jouvence de la maison Violet, et nous a prié de lui répondre dans ce courrier, ne voulant pas nous dire son nom, sa lettre étant signée : *Une Etrangère*, avec le timbre de Rome.

Parions, chère lectrice, que vous avez été fort belle, que vous l'êtes encore et que vous ne voulez pas vieillir. Vous avez mille fois raison et je vous approuve si bien que je vais vous ouvrir cette mystérieuse boîte de Jouvence, que la maison Violet aurait dû propager dans l'univers entier. Cette boîte coûte cher. Que vous importe !... Pourvu qu'elle rajeunisse, n'est-ce pas ?

Elle contient du blanc de lis et du rose de Chine pour obtenir un teint mat et rose; de la crème de beauté de deux teintes, pour le soir et pour le jour; des crayons mystérieux pour arquer les sourcils et pour ombrer les cils; des réseaux d'azur pour tracer sur les épaules les veines bleuâtres qui révèlent une peau satinée et délicate; de l'incarnat pour les lèvres; de la poudre orientale pour les ongles; de la crème Pompadour pour effacer les rides; de l'eau de Jouvence qui donne la beauté éternelle. Vous pouvez donc demander en toute confiance cette merveilleuse boîte en cuir de Russie, que vous pouvez faire chiffrer et armer, si telle est votre fantaisie.

Quant aux autres produits de la maison Violet, ils sont également exclusifs, brevetés et médaillés.

Citons le savon Royal de Thridace qui a toujours obtenu la médaille unique à toutes les expositions de Paris et de Londres.

La Rosée des Abeilles, délicieuse eau de toilette recueillie par la Reine des Abeilles, dans le calice des fleurs. La Reine des Abeilles est la marque de fabrique de la maison Violet et son sceau inviolable.

Il faut donc exiger sur tout produit de la maison Violet la signature de la Reine des Abeilles, rue Scrite, rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, ou 317, rue Saint-Denis, qui est la

maison de gros et d'expéditions en province et à l'étranger.

Ce que nous tenons à constater, c'est que *boulevard des Capucines* les prix sont les mêmes que rue Saint-Denis, et que tous les articles de parfumerie extra-fine ne coûtent pas plus cher qu'en fabrique.

On peut demander rue Scribe, en toute confiance, tous les articles qu'on désire, et cette douce et suave parfumerie aux *violettes d'Italie*, qui fait concurrence aux bouquets de violettes de Parme, expédiés à Paris par Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes).

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

MACHINE A COUDRE DE FAMILLE

LA SILENCIEUSE

30, rue de Richelieu, et 49, boulevard de Magenta, Paris.

Parmi les cadeaux utiles du jour de l'an, la Silencieuse n'a pas été oubliée. La Silencieuse fait aujourd'hui partie de la famille. C'est une amie et une compagne discrète qui travaille sans bruit et sans embarras, laissant aux autres toute leur liberté d'esprit. Il lui suffit de ses guides ordinaires et extraordinaires pour reproduire les ouvrages les plus délicats et les plus difficiles, sans qu'il soit nécessaire de les tracer et de les préparer à l'avance.

Telle est la supériorité de la Silencieuse sur toutes les autres machines à coudre qui existent. Elle est immense. Et c'est cette spontanéité du travail qui a établi sa réputation européenne. La construction simple et parfaite de cette machine signée *Pollack, Schmidt et Cie*, la met à l'abri de toute réparation. Elle est toutefois garantie pendant *cinq années*. La *Silencieuse* peut être dirigée par les dames et les jeunes filles les plus délicates, sans éprouver la moindre fatigue; ainsi l'atteste le rapport médical d'un de nos médecins les plus célèbres.

Cette merveilleuse machine à coudre offre les avantages suivants :

1° Le mouvement *doux et silencieux*, qui permet de travailler aussi lentement et aussi vite qu'on le désire, car la vitesse est de 1,200 points par minute.

2° Le *régulateur des points* (breveté S. G. D. G.) au moyen duquel on retrouve instantanément, d'une manière sûre et infaillible, la grandeur du point désignée par chiffres.

3° Les deux petites plaques de rechange qui permettent de coudre avec cette machine les

étoffes les plus *fines* et les plus *épaisses*, telles que la mousseline, le coton, la toile, le piqué, la soie, le drap, les étoffes ouatées.

4° Le tire-étoffe ou griffe, que l'on peut hausser et baisser selon les besoins et la disposition de cet instrument pour diriger les coutures, qu'elles soient droites ou courbes.

5° Les guides à *ourler* , à *froncer* , à *plisser* , à *border* , à *sou'acher* , à *ouater* , à *ganser* , à faire les *coutures rabattues* et à *poser les garnitures* , dont les dispositions ingénieuses facilitent beaucoup l'emploi et dispensent de préparer l'ouvrage. Un nouveau *guide* pour dentelle en ourlant. Un autre dirige le travail sans tenir l'ouvrage. Enfin un autre guide fait les biais de satin.

6° La facilité d'employer et de fixer ces *guides* , au moyen d'une simple *vis à pouce* .

7° Des nouvelles aiguilles, *montées à tête* (brevetées), se plaçant sans avoir à mesurer leur hauteur, qui est toujours fixe.

8° Le nouvel *ourleur mobile* , avec lequel on établit avec la plus grande facilité toutes les grandeurs d'ourlets qui sont graduées par chiffres. Ce guide trace et ourle en même temps.

9° La précision dans la construction et l'excellente qualité des matières premières, qui empêchent l'usure et qui permettent de donner la garantie de cinq ans.

10° Le brodeur ou *couso-brodeur* (breveté), inventé par MM. Pollack, Schmidt et Cie, qu'aucune contrefaçon n'a pu atteindre et qui s'adapte facultativement à la *Silencieuse* .

11° Le *serre-frein* , qui empêche le mouvement rétrograde du volant.

12. Le *garde-roue* , qui empêche le frottement du volant contre la robe de la personne qui travaille.

Une *Instruction illustrée* , d'après des photographies, met toute personne adroite à même de se servir de cette machine et d'y placer tous les guides.

Le prix de la machine à coudre de famille est de 225 FRANCS. Mais pour qu'elle soit la vraie Silencieuse, il faut qu'elle soit signée *Pollack, Schmidt et Cie*. Car de tous côtés, des machines, qui sont les premières venues, s'intitulent *Silencieuses* sans y avoir aucun droit. Il faut aller directement rue *Richelieu*, 30, et se garer de toute autre maison dont le but n'est que de tromper la bonne foi publique et de bénéficier de la réputation que l'unique Silencieuse s'est acquise. Toute machine à coudre, portant le nom de Silencieuse et qui ne vient pas des deux agences de MM. Pollack, Schmidt et Cie, soit rue de *Richelieu*, 30, ou *boulevard Magenta*, 49, n'est qu'une menteuse et une trompeuse. Nous insistons fortement sur ce point, dans l'intérêt de nos lectrices. L'acquisition d'une ma-

chine à coudre est une chose sérieuse. La Silencieuse a quitté l'installation où elle s'est fait connaître pendant plusieurs années. Il faut la suivre où elle a transporté ses machines à coudre, *rue de Richelieu, 30*, et passer indifféremment devant toutes ces bavardes de *Silencieuses* qui seront bientôt forcées de se taire et de redevenir *Gros-Jean* comme devant.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION INTELLIGENTE DE M^{lle} BRACONNIER-DELAUME.

67, rue des Saints-Pères.

Maintenant qu'on a sacrifié au jour de l'an, tous les petits ouvrages de fantaisie vont être mis de côté pour des travaux sérieux et artistiques. Il est de mode, aujourd'hui, de faire des ameublements complets en tapisserie, comme autrefois, quand nos aïeux se contentaient des joies de la famille et du foyer. Moins on danse et plus on travaille. Il faut bien occuper les longues soirées d'hiver. La vie de château, qui ne comporte pas, cet hiver, de séries d'invitations, réclame les veillées intellectuelles de la lecture et du travail à l'aiguille. Mais c'est bien long, nous dirait-on, tout un ameublement en tapisserie. Les grandes dames n'en sont pas effrayées. Loin de là. Elles mettent un certain orgueil à faire concurrence aux Gobelins et aux tapisseries de Beauvais. C'est une peinture tout comme une autre qu'une tapisserie à l'aiguille parfaitement exécutée. D'ailleurs, on peut aller plus vite en faisant des bandes de fleurs et d'arabesques. Mais la tapisserie avec massifs de fleurs et fond plein est mille fois plus artistique. On peut donc reproduire des fauteuils avec bandes de fleurs et d'arabesques de nuances vives sur fond très clair. Le genre Louis XIII plaît toujours. On l'exécute sur fond noir ou sur fond soie jaune quadrillé avec une teinte plus foncée. C'est moins plat et moins ordinaire. Le style algérien est remplacé par la grisaille, teinte sur teinte, genre gothique, enrichi de cordonnets noirs.

M^{lle} Braconnier-Delaume offre à choisir une grande variété de coussins avec fleurettes ornementées de chimères cerclées soie or sur fond bleu bysantin ou toute autre nuance très vive.

Citons encore :

Des tabourets de pianos, avec tous les attributs de la musique au milieu, et, tout autour, un ornement genre Louis XV, teinte Gobelins. Le premier fond blanc, le second fond cramoisi.

Un pouff avec une magnifique floraison de lilas blanc, s'épanouissant en relief avec son feuillage et ressortant sur fond pourpre avec encadrement de fantaisie.

Un autre pouff, avec médaillons de boutons de roses pourpres sur fond blanc, encadré d'ornements variés de couleurs et de dessins, ce qui donne à ce pouff une originalité extrême.

Un troisième pouff est fleuri d'une guirlande de pensées en relief de toutes nuances, ressortant sur un fond vert pâle.

Un quatrième pouff est illustré de quatre têtes d'Egyptiens en teinte grisaille sur fond bleu avec ornements variés sur fond noir et fond rouge.

Les semis et points de compte sont toujours en vogue. On demande beaucoup de fleurs de lys d'or sur fond lilas tendre, bleu turquoise et vert printemps. C'est très joli et très distingué. D'autres semis se composent de boutons de roses, de bluets et de pâquerettes. On cueille même des violettes, des mugnets, des lilas blancs et des coquelicots.

M^{lle} Braconnier-Delaume est en train d'exécuter de nouveaux dessins pour chasubles, qui lui seront exclusifs et dont elle a le droit de faire une spécialité artistique. Ces nouveaux dessins seront très faciles à reproduire. Nous en parlerons dans notre prochain courrier, ainsi que des ouvrages destinés à Pâques fleuri.

Vicomtesse de RENNEVILLE

SOUVENIRS DE VOYAGE

La ville de Tarbes resta trois ans ensevelie sous ses ruines. L'herbe, dit une chronique du temps, croissait dans les rues comme dans un pré. Peu à peu une nouvelle population se forma, et si elle n'a jamais relevé les remparts et les tours, elle a constamment travaillé à aligner les rues, à agrandir les places et à planter des promenades. Trois siècles nous séparent de cette triste époque, et aujourd'hui, à la place de cette pauvre cité tant de fois saccagée, pillée et ruinée, existe une très agréable ville, sans d'autre prétention que celle de sa situation, qui est admirable, au milieu d'un beau pays, et servant pour ainsi dire d'entrée aux Pyrénées et aux excursions les plus pittoresques.

Aujourd'hui, les rues de Tarbes sont macadamisées et bordées de chaque côté de ruisseaux dans lesquels s'écoulent des eaux vives et limpides, ce qui leur donne beaucoup de fraîcheur. La ville est divisée en trois paroisses et a quatre églises. A l'ouest, l'église cathédrale, avoisinant le palais épiscopal et l'hôtel de la préfecture. Au centre,

l'église Saint-Jean. A l'est, celle de Sainte-Thérèse ou des Carmes. A égale distance de Sainte-Thérèse et de Saint-Jean s'élève un clocher de construction toute récente : c'est l'église du Saint-Nom-de-Jésus, qui est de construction nouvelle.

La cathédrale, qu'on désigne sous le nom de *la Sede*, est bâtie sur l'ancien fort de Bigorre, dont l'origine remonte aux Romains.

« Cette église, dit un archéologue très distingué, M. Cénac-Montcaut, est une œuvre harmonieuse du XII^e et du XIII^e siècles. Si l'extérieur de l'édifice n'offre rien de très remarquable, l'intérieur mérite toute l'attention des connaisseurs. Sur la coupole du transept on trouve la trace des plus heureuses conceptions du premier style ogival. »

L'église Saint-Jean est une église gothique datant de la fin du XI^e siècle. La tour actuelle du clocher a été bâtie après les guerres de religion. Les vitraux des grandes fenêtres ont diminué d'un tiers de leur grandeur de 1613 à 1620. L'église Sainte-Thérèse a été rebâtie sur l'ancienne église du couvent des Carmes, fondé en 1282 par Vital de Buzillac, et qui fut brûlé par les soldats de Montgomery, à l'exception toutefois du clocher, qui est resté debout. L'édifice actuel est imité du XIV^e siècle. L'intérieur est décoré de grands tableaux de maîtres, copiés avec beaucoup de talent et de vérité par un peintre natif de Tarbes, M. Lagarrigue, qui est mort l'année dernière en léguant au musée de Tarbes toute sa galerie, qui était très remarquable. On y remarque aussi un baptistère, beau par sa simplicité et surmonté d'une charmante statuette qui est également l'œuvre d'un artiste de Tarbes, Joseph Nelli, dont le ciseau délicat a concouru à l'édification du nouveau Louvre, et qu'une mort prématurée a enlevé à sa ville natale et aux arts.

Avant de quitter Tarbes, transcrivons ici la légende du château de Bénac, telle qu'on la conserve dans le pays et telle que nous l'avons lue dans le *Guide des Pyrénées* de M. Lescamela.

« Il y avait autrefois à Bénac un grand seigneur, et ce seigneur habitait sur un mamelon escarpé, un château-fort, qui ne communiquait au dehors que par une étroite arête au midi. Deux hautes tours s'élevaient de ce côté : l'une fut rasée il y a longtemps à la hauteur du sol ; l'autre, ruinée à une époque postérieure à la Révolution, gît à terre en énormes blocs qui font peine à voir. Près de cette tour se trouve en parfait état de conservation la chapelle du château. C'est tout simplement une voûte cintrée, très basse et sans autre ouverture qu'une petite porte d'entrée et une fenêtre carrée au-dessus. Une cheminée a été construite

à la place qu'occupait l'autel où les seigneurs de Bénac partant pour les croisades faisaient bénir leurs armes, et un métier de tisserand est établi près de la porte. Une partie du mur d'enceinte règne encore de l'est à l'ouest sur la bordure du mamelon. La carcasse du château, depuis longtemps ruinée, a conservé pourtant, au rez-de-chaussée et dans sa physionomie primitive, une vaste pièce carrée, voûtée en ogive. Au centre de la voûte, un écusson en marbre porte en relief les armes des anciens seigneurs de Bénac.

« Quant à la légende, la voici :

» En 1248, Bos de Bénac faisait partie de cette malheureuse croisade où le roi saint Louis, avec une grande partie de l'armée, tomba au pouvoir des Musulmans. Il dit adieu à *sa dame*, jeune femme d'une rare beauté, qui se désolait et ne voulait pas le laisser partir. Comme gage de fidélité réciproque, il rompit l'anneau du mariage, en prit une moitié, laissa l'autre à son inconsolable épouse et partit à regret. Six ans après, le roi et l'armée rentrèrent en France ; mais le sire de Bénac ne reparut point au castel. Nul n'en put donner des nouvelles malgré les recherches qu'on fit faire. Il y avait dans le pays un baron des Angles, chevalier de bonne mine, éperdument amoureux de la châtelaine, chez laquelle il s'était présenté vainement maintes et maintes fois pour *lui parler d'amour*.

» L'absence inexplicable de Bos de Bénac avait fait supposer naturellement qu'il était mort ; mais il n'en était rien, car il était encore en Palestine, pour un motif que la légende n'explique pas. Un soir le diable se présente à lui :

« — Bos, lui dit-il, ta femme épouse ce soir le baron des Angles ; donne-moi ton âme, et incontinent je te transporte à Bénac ?

» — Mon âme est à Dieu.

» — Donne-moi alors ton cœur ?

» — Il appartient au roi ; mais je te donne les restes de mon souper.

» Pour le diable, on le sait, les moindres choses sont un gage suffisant. Le pacte est fait. Lucifer enserra aussitôt dans ses griffes le pauvre sire, franchit comme un trait les plaines, les monts et les nues, et va déposer le chevalier ébahi dans la grande salle du château, où une foule de gentilshommes et de nobles dames participaient à un splendide festin.

» C'était en effet le repas des noces du chevalier des Angles avec la belle châtelaine, qui s'était enfin laissée vaincre et avait déjà bien des fois prié pour l'âme de son époux...

» Bos, il faut en convenir, avait grand tort de

n'être pas mort quand il avait tant fait pleurer de si beaux yeux.

» Il décline son nom ; on lui rit au nez et on le hue. Il présente la moitié de l'anneau ; on le traite d'imposteur. Les serviteurs eux-mêmes ne veulent pas le reconnaître.

» — Lors, qu'on m'amène mon fidèle levrier, dit-il avec dépit.

» A la vue de son maître, la bonne bête lui lèche les mains, fait mille bonds à ses pieds et lui prodigue toutes sortes de caresses. Les convives déconcertés se retirent et le sire de Bénac se met à table.

» A la fin du repas, il offre à Satan, qui attendait dans un coin le prix de son pacte, un plat de noix qui restait. Le diable alors, pendant qu'éclate un grand coup de tonnerre, s'enfuit en s'élevant perpendiculairement et en faisant dans le mur, au-dessus de la porte, un trou que jamais les maçons ne purent fermer (1).

» On dit qu'après cette lugubre aventure la triste châtelaine alla s'enfermer dans un couvent et que Bos se fit moine.

Cette légende est résumée dans les vers suivants, qui étaient, dit-on, gravés sur la cheminée de la grande salle du château :

Ayant resté sept ans captif en Terre-Sainte,
Le démon, en une heure, à Bénac m'a porté ;
Mais, déclarant mon nom, on me taxe de feinte,
Pour courir à l'hymen : quelle déloyauté !
Je fais voir mon anneau, mon levrier j'appelle,
Et c'est le seul témoin que je trouve fidèle...
Démon, ce plat de noix payera ton transport,
Et je vais dans la solitude
Me guérir, songeant à la mort,
De ce que ton emploi me fait inquiétude,

Nous avons retrouvé cette plaque de cheminée et les vers qui y sont gravés dans la pierre, à Bagnères-de Bigorre, chez M. Achille Jubinal, qui fut pendant longtemps député des Hautes-Pyrénées, et qui a su transformer un ancien prieuré des Coustous en un petit Hôtel Cluny. L'entrée de ce prieuré, avec ses pierres tumulaires, ses sarcophages, ses colonnes de granit datant des Romains et des Grecs, et avec tous ses vestiges historiques ayant survécu aux siècles qui se sont écoulés, rappellent la cour des Thermes de Julien, précédant l'Hôtel Cluny, entrevu par le petit bout de la lorgnette.

Nous reviendrons sur cette installation de M. Jubinal aux Coustous, quand nous serons de retour de Pau.

La route de Tarbes à Pau est des plus accidentées et des plus pittoresques. Le chemin de fer, qui

(1) Une large trouée existe en effet dans le mur, au-dessus de la porte d'entrée du château.

file à toute vapeur, donne à peine le temps d'entrevoir tout au bord du chemin, en quittant Bénac, un monticule couronné de deux arbres nains, l'un s'efforçant d'imiter la croix, l'autre levant ses deux bras vers le ciel comme pour implorer sa pitié. C'est Lanne-Mourine (la lande des Maures), le centre du champ de bataille où les Bigorrais, dans un combat solennel, vinrent disputer le pays aux Maures, qui le dévastaient depuis la défaite d'Abdérane. Ce mamelon était le centre où ils s'étaient appuyés pour combattre et pour mieux résister, grâce à l'avantage de la position. Il y a de cela onze cent trente-cinq ans. La tradition en perpétue le souvenir, et la pioche du travailleur a bien souvent mis à découvert des ossements humains qui attestent l'authenticité de ce fait historique.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

(La suite au prochain numéro.)

POÉSIE

A MADAME LA MARQUISE DE COUSY-FAGEOLLES

UN BOUQUET DE LILAS BLANC

Marquise, de ces lilas blancs
Acceptez la modeste offrande ;
Pour vous, l'Hiver en a fait la commande
A son confrère le printemps.
Le lilas n'est-il pas l'emblème
Des doux sentiments de nos cœurs,
Et ne dit-il pas : « Je vous aime,
Dans ce beau langage des fleurs ? ..
Est-il au monde une personne
Qui, plus que vous, mérite une couronne
De lilas blanc dans ses cheveux ? ..
Tout en vous séduit, charme, entraîne,
Et vous êtes vraiment reine,
Par vos bienfaits délicats et nombreux ! ..
Votre lèvres à toute heure est prête
Pour un sourire gracieux ..
L'azur du ciel est dans vos yeux,
Et vous vous nommez Henriette !

S..

1^{er} janvier 1872.

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

En face de l'encoignure où s'enfonçait la grande porte de l'hôtel de Marcellis, on voyait une petite maison qui avait toute la couleur locale du terroir.

Qui rêve de Malines se représente cette maison : Une étroite porte cintrée, surmontée d'une chapelle, une fenêtre au vitrage de plomb au rez-de-chaussée, deux à l'étage : la façade soutenue par de grosses solives, le seuil sablé, un pot de giroflée sur la fenêtre. C'était l'habitation d'un ouvrier tourneur nommé Christiaens.

La femme du tourneur était blanchisseuse. Lissen, leur fille, passait des journées entières derrière son petit rideau à admirer son voisin d'en face, le chevalier Pierre, fils unique du comte de Marcellis, plus âgé qu'elle de sept ans. Il était tour à tour son idéal ou son thème de philosophie amère. C'est ainsi que la vie s'apprend en partie double : étonnement, comparaison. Elle, assise l'hiver sur le pas de sa porte, exposée à toutes les intempéries ; lui, garanti comme une relique de la moindre goutte de pluie, du plus léger coup de vent. Elle, envoyée avant l'âge de cinq ans à l'autre bout de la ville faire les commissions du ménage, cherchant l'eau dans une cruche trop lourde, portant le pain qui échappait à son bras, suant sang et eau sous le panier de linge qu'elle aidait sa mère à manier le samedi ; lui, n'accomplissant sa promenade qu'accompagné, escorté, gardée selon son âge et la saison : après la nourrice, la bonne, puis la gouvernante et le précepteur ; sitôt le mauvais temps, le grand carrosse ; par les beaux jours, le cheval et le groom. Elle, chaussée de petit sabots ; lui, ayant appris à marcher avec des souliers de soie. Elle, ayant beau être sage et faire dévotement sa prière du soir, ne recevant d'autre faveur de saint Nicolas que le portrait de ce saint en pain d'épices ; lui, rangeant ce jour-là derrière les vitres de l'hôtel d'innombrables et somptueux jouets, tellement que le tourneur disait à sa femme : Il y aurait là de quoi vivre une année ! Elle, habillée à sa première communion par la charité de la paroisse et passant cette journée seule avec ses parents ; lui, revêtu d'un costume fait à Bruxelles, orné d'une montre à breloques, héros d'un diner de cinquante personnes, que l'on peut appeler un festin. Lui, ne désirant jamais rien, parce que la fortune se tenait toujours là, les mains pleines, prête à prévenir ses vœux ; elle, n'osant rien désirer au monde, parce qu'elle savait qu'à la pauvreté tout est interdit.

C'est par la différence des sexes que Pierre fut le poème de sa petite voisine. L'analyse de la destinée d'une jeune fille riche lui eût appris l'envie. La contemplation de ce jeune voisin lui enseigna ce que c'est que d'admirer, parce qu'entre fille et garçon il y a l'émotion cachée, l'instinct mystérieux. Elle était touchée quand il collait ses ma-

ges sur les fenêtres ou rangeait en bataille ses soldats de plomb, pour les lui montrer. Elle guettait ses sorties, parce qu'il soulevait son chapeau en passant devant la maison du tourneur. Un jour qu'il montait un petit poney, il laissa tomber sa cravache ; Lise la ramassa et courut jusqu'à ce qu'elle eût atteint le cheval ; tout essouffée, elle tendit la cravache à Pierre, qui la salua en disant : Merci, mademoiselle ! Elle avait alors dix ans et lui dix-sept ; elle devint toute pâle et se sentit très heureuse avec une grande envie de pleurer. Leur enfance n'eut pas d'autres rapports, mais leurs vies marchaient côte à côte, séparées seulement par une rue de huit mètres, avec cette différence que Lise contemplait Pierre et que Pierre apercevait Lise à peine. Elle connaissait ses habitudes depuis son lever jusqu'à son coucher. Si elle restait de dix heures sans l'entrevoir, inquiète et agitée, elle se disait : Mais où reste-t-il donc ? Les jours où elle le manquait tout à fait, elle était taciturne et ne mangeait pas. Quelquefois, la femme du tourneur, causant sur le pas de sa porte avec des voisines, leur faisait remarquer que Pierre de Marcellis devenait grand garçon, qu'il était beau, et que dans tout Malines il n'y avait pas un fils de famille ni plus noble, ni plus riche. Et voyez comment est fait l'esprit féminin, s'il se fût agi d'une demoiselle, au lieu de qualités les commères du quartier ne lui eussent trouvé que des défauts ! Tous ces éloges, toutes ces fleurs offertes à son idole faisaient bondir le cœur de la petite Lise ; elle en prélevait sa part personnelle ; rendre justice à Pierre, c'était justifier l'engouement de sa pensée. Quand il fut mis au collège, Lise eut une fièvre intermittente que le médecin attribua à la croissance ; elle se remit pour attendre patiemment les jours de sortie. Au bout de l'année, Pierre, qui était entré en quatrième, revint chargé de prix, car il démentait sa race, donnait la préférence aux livres sur les chevaux et les chiens, et avait le désir de s'instruire aussi bien qu'un fils de bourgeois. Lise eut un accès de folie joyeuse, comme si quelque chose de cette gloire lui appartenait, et elle demanda si instamment à fréquenter une école, que ses parents, surpris et charmés, firent le sacrifice de lui faire donner de l'éducation. Sans formuler aucun plan, elle nourrissait l'illusion d'un rapprochement, du moins intellectuel, avec le fils du grand seigneur. Elle fut très fière quand elle parvint à tenir les comptes de son père et de sa mère, et qu'elle put lire le dimanche au lieu de bâiller en surveillant la soupe.

Pierre fut encore le lauréat de la troisième, de la rhétorique, et enfin obtint le grand prix de philo-

sophie. Mais il ignorait tout à fait que les pas de sa petite voisine suivaient les siens dans le domaine de l'instruction, comme aux sphères éthérées l'humble satellite gravite dans l'orbite de l'astre resplendissant.

A vingt ans, le jeune docteur en droit rentra au logis paternel, et alors pour Lise commença une série de battements de cœur à propos d'un rideau écarté, de pâleurs en voyant s'ouvrir la porte de l'hôtel, de veilles à guetter le mouvement des ombres sur les rideaux. Mais ce furent toutes émotions sans réciprocité. Aux yeux de Pierre, Lise était quelque chose faisant partie de la maison d'en face ; pas davantage. Il ne s'était jamais préoccupé ni de sa présence, ni de ses habitudes. Elle n'en aurait pas osé demander tant. Contempler était tout l'amour pour cette humble nature. et cet acte d'adoration perpétuelle lui suffit jusqu'au jour où Pierre se maria.

Pierre épousa une fille de bonne maison, son égale en tous points, choisie d'après ce poids et cette mesure que les familles de l'aristocratie tiennent en réserve parmi leurs archives pour la rédaction des contrats de mariage. L'époux avait vingt-deux ans, l'épouse dix-neuf; chacun traînait le nom d'un village à la remorque de ses titres et qualités ; chacun apportait en dot une terre et des espérances, représentées par des parents qui avaient même vieillesse et même valeur ; tout était équilibré, précis, prévu, correct. Le hasard, ce Dieu des prolétaires, intervint pourtant d'une façon miraculeuse et s'invita à la noce : les mariés s'aimaient.

Cette noce brilla comme l'éclair et tomba comme la foudre au milieu de la contemplation de la petite Lise. Rien n'en avait transpiré, les arrangements s'étaient faits entre les grands parents depuis des années, et trois mois avaient été accordés aux jeunes gens pour se préparer à se marier avec ou sans amour. Le hasard eut pitié de leur jeunesse, de leur beauté, de leur bonne foi, et permit qu'ils s'aimassent. Lise, qui ne connaissait de cette maison que la vie extérieure, ignorait l'événement en préparation. Les fenêtres ne laissèrent rien deviner et les murs conservèrent leur impénétrabilité.

Un matin qu'elle repassait, debout devant sa table, en guettant, par un coin soulevé du rideau, le moment où Pierre ouvrirait sa fenêtre après avoir achevé sa toilette, moment qui marquait le premier battement de cœur de la journée de Liskén, ne voilà-t-il pas qu'il se fait toute une rumeur dans la rue. Les voisins courent aux portes et aux fenêtres.

La porte de l'hôtel de Marcellis s'ouvre à deux battants ; la livrée paraît en grande tenue et en

gants blancs ; le suisse avec sa hallebarde, le chasseur avec son plumet.

Dans la cour, on voit tourner trois ou quatre brillants équipages ; le plus beau s'arrête devant le perron ; les chevaux ont des rosettes blanches ; il y en a partout, même au chapeau du cocher. Pierre paraît : il est vêtu de noir avec une cravate et des gants blancs ; il met dans la voiture un énorme bouquet de fleurs d'oranger, puis il y monte lui-même.

Les chevaux piaffent, la voiture part. Le comte et la comtesse se placent dans la voiture suivante ; d'autres personnes prennent les voitures de réserve ; puis, tout le cortège se met en route. et de bouche en bouche circule la nouvelle que le chevalier Pierre va chercher sa fiancée pour la conduire à l'hôtel.

Au lieu d'un battement de cœur matinal, ce fut un coup de marteau qui tomba sur la poitrine de Liskén.

Elle suivit machinalement la foule qui escortait les équipages. Dans la rue Notre Dame, le cortège s'arrêta et l'épousée prit place dans la voiture du comte de Marcellis.

Lise, mêlée aux curieux, entra dans l'église de Saint-Rombault et vit Pierre agenouillé au pied de l'autel à côté d'une jeune et belle personne, couverte d'un long voile : ils recevaient la bénédiction nuptiale.

Lise rentra tranquillement chez elle et ne regarda même pas la Dyle. Pendant le trajet de l'église jusqu'à sa maison, ses yeux se portèrent sur des objets insignifiants.

Elle fixa longtemps une petite toupie que faisait tourner un gamin à l'aide d'un petit fouet : elle sentait le mouvement de rotation se répercuter aux tempes ; elle compta les losanges d'un trottoir d'asphalte, pendant qu'une femme de son voisinage évaluait la fortune de la nouvelle comtesse.

Elle avait mal à la gorge et aux yeux, et les objets les plus proches lui paraissaient placés à une grande distance.

Cependant elle reprit son repassage où elle l'avait laissé et se mit à table pour diner, mais les aliments lui furent amers.

De temps en temps, elle regardait, par habitude, la maison d'en face ; mais les heures passèrent et les fenêtres ne s'ouvrirent plus, car le chevalier ne revint pas, il était allé faire son voyage de nocés.

Qui ne connaît les angoisses de la première nuit qui suit la mort d'un être chéri, que la terre recouvre à jamais ! Le sommeil nous berce de quart d'heure en quart d'heure, un rêve perfide nous sourit, mais nous avons le pressentiment de

l'ironie cachée sous ces mensonges, et tout à coup un battement de cœur nous éveille et la sueur baigne nos membres frissonnants ! Telle fut la nuit, tel fut le réveil de Lise.

Renoncer au jour le jour à une habitude qui, venue au jour le jour, s'est faite passion, est ce qu'il y a de plus difficile au monde.

A partir de ce moment, Lissen n'eut plus de santé et les couleurs se retirèrent de ses joues. Le soleil de la jeunesse qui faisait resplendir sa beauté rose et blonde fut remplacé par une espèce de clair de lune.

On aurait composé une ballade allemande sur la cadence monotone de son fer à repasser retombant lourdement sur le linge qui fumait.

Elle ne voulut jamais aller ni à la danse ni aux kermesses et continua à vivre des émotions que lui envoyait la maison d'en face. Hélas ! qu'elles étaient différentes et douloureuses maintenant ! Après un voyage de six semaines, le jeune couple était revenu, et la fenêtre de Pierre s'ouvrait comme jadis ; mais derrière lui, dans l'ombre de cette chambre à coucher, paraissait la figure de sa femme ; quand il sortait pour la promenade, elle s'appuyait à son bras, et lui, absorbé dans sa joie, la regardant dans les yeux, oubliait bien souvent de soulever son chapeau en passant devant la demeure de Christiaens. Ils faisaient des courses à cheval. Le soir, en revenant à pied de Ploegenhove, ils rapportaient une grosse gerbe de fleurs.

Le dimanche, pour aller à la messe, Pierre tenait le livre de sa femme. Quand ils montaient à leur chambre, l'été, la fenêtre restait ouverte, et Lise les entendait causer et rire.

Les domestiques disaient que c'était plaisir de voir un pareil ménage. Bientôt on parla de l'espérance d'un enfant.

Il y avait, tout au bout de l'aile droite, un petit balcon dont la ferraille, formée de têtes d'anges et d'étoiles, faisait un renflement assez éloigné de la fenêtre pour y placer une chaise ; on plaça au-dessus de cette fenêtre, qui était celle d'un tout petit boudoir incrusté de nacre et de cuivre, une tente de coutil, et chaque matin la jeune comtesse vint s'asseoir là et coudre sa layette.

Les parents de Lise ne pénétrèrent rien du secret de leur fille ; seulement, la pauvre mère s'aperçut que la rose rose était devenue une rose blanche, abattue par la pluie.

Jadis Lise chantait en travaillant ; maintenant résonnait dans sa poitrine le chant terrible qui, à dix-huit ans, annonce la mort : elle toussait.

Pauvre enfant, tirée de son ignorance par un coup de foudre ! A cette heure, elle savait ce que

veut dire aimer. Elle connaissait l'amour, comme les misérables connaissent la fortune : un char brillant que l'on voit passer dans le lointain et qui ne peut que nous écraser !

Elle avait l'air d'une sainte vierge de cire. Depuis ce saisissement immense, plus une goutte ne paraissait sous sa peau.

Ses longues mains fluettes n'appartenaient déjà plus à ce monde. Ses cheveux devenaient secs et raides, son œil avait souvent de la fixité. Elle répondait par des mots brefs.

Des sueurs nocturnes l'épuisaient, l'insomnie était son état habituel ; quelquefois, pendant la journée, il lui arrivait de s'endormir presque debout, mais elle était bientôt réveillée par un soubresaut et un craquement affreux de la nuque.

La tristesse, qui donne la mort, enveloppait ce jeune être comme la toile tissée par l'araignée enveloppe la mouche. Les maladies sans nom sont sans remède.

Les commères du quartier disaient : la fille de Christiaens a les pâles couleurs. Enfin, un jour, le médecin dit à la mère de Lissen : A moins d'un changement, d'un miracle, elle n'ira pas plus loin que l'automne.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

MOSAÏQUES ROSES

Avalanche de mariages :

**

Mardi 16 janvier sera célébré, à midi, dans l'église de la Madeleine, le mariage de Mlle Louise James, fille de M. le docteur Constant James, avec M. Louis Géliot, fils de M. Géliot, ancien député des Vosges. La jeune mariée n'a que dix-huit ans et est très belle. C'est un mariage des plus accomplis sous tous les rapports.

Mlle Alice Pilié, sœur de la jeune et jolie marquise de Chasseloup-Laubat, épouse M. de Hirsch, fils du riche banquier autrichien.

M. Ulman, riche avocat de Francfort qui osa protester lors du traité de paix, contre l'annexion de la Lorraine, épouse la princesse Maria Lienthal dont la beauté a fait sensation, il y a deux ans, dans nos salons parisiens.

M. le comte Charles de Levezon de Vezins, ancien sous-lieutenant aux zouaves pontificaux, épouse Mlle Marie-Esther-Jacqueline de Rougé, fils du vicomte de Rougé, à Paris.

M. Saint-Remy de Rotrou, lieutenant de vaisseau à Brest, fils de M. Michel de Rotrou, épouse Mlle Monchelel.

M. Pierre-Joseph-Ernest de Saisset, capitaine de frégate en retraite, épouse Mlle Judith Salomon.

Madame la comtesse de Paris, aussitôt après le mariage de sa cousine, la princesse de Nemours, recevra les dimanches matin, et quelquefois le soir, mais dans l'intimité.

C'est à Chantilly que sera célébré le mariage de la princesse Marguerite de Nemours, avec le prince Czartoryski. Le duc de Nemours habite tout simplement avec sa fille le premier étage de l'hôtel de Londres, rue Castiglione.

La toilette de mariée est très simple. Une robe de satin blanc très peu ornée à traîne fuyante. Et sur ses beaux cheveux blonds cendrés, un diadème de fleurs d'orangers et de marguerites. La jeune princesse est d'une ressemblance frappante avec la reine Marie-Antoinette.

Mme la comtesse de Waldener va reprendre ses charmantes réceptions du lundi. C'est la comtesse qui, la première, a importé d'Angleterre l'usage des lunchs, qui donnent tant d'entrain aux réceptions du matin.

Mme la comtesse Périer-Pilté, qui n'avait reçu jusqu'ici que dans sa bibliothèque, reprend aussi la série de ses lundis soirs, dans les salons somptueux de son hôtel, rue de Babylone. Roger est un des assidus de chaque lundi.

Les courses annuelles de Nice vont avoir lieu les 5, 8 et 12 février prochain. Tout fait présager qu'elles seront brillantes en raison de la colonie nombreuse française et étrangère qui afflue déjà sur les bords de la Méditerranée. Le duc de Montpensier est à Cannes. Le marquis et la marquise de Lorne sont attendus au premier jour par la princesse Hélène, troisième fille de la reine Victoria.

V. de R.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

PLANCHE 1138

Première toilette. — Toilette de mariée en faille blanche. Corsage à basques, forme basquine des anciens postillons, ayant environ 20 cent. de longueur; elle remonte en s'arrondissant sur la hanche et n'a plus que 5 cent.; elle se termine en pointe et a 2 cent. de longueur, c'est-à-dire 5 cent. de plus que sur les hanches et 10 cent. de moins que la basque du dos; le devant se ferme par neuf boutons jusqu'à la taille; les deux pointes restent libres et forment

gilet. La manche est juste jusqu'à 5 cent, au-dessous du coude; elle est complétée par un volant ayant 16 cent. vers le coude et 12 vers la saignée. Il y a six plis crevés autour de la manche, dont un sur la couture du coude et sur celle de la saignée; puis, deux autres plis entre les deux coutures. La tête du volant est découpée; le bas est garni d'une dentelle haute 2 à 6 cent. Le bas du corsage a la même garniture, surmonté d'un petit rouleauté de satin: le haut des plis est orné d'une petite dentelle de 2 cent. de haut. Le pouff a 95 cent. de longueur pour sa pointe; il est relevé par un pli, puis par deux autres qui le raccourcissent d'environ 25 cent. On comprendra que, pour obtenir ces plis, le gant est coupé droit et descend en s'arrondissant pour donner l'ampleur qu'exigent les plis. La couture du côté part également de la ceinture en formant une courbe pour la place des hanches, et est fortement arrondie pour les plis, dont un est formé en remontant et deux en descendant, ce qui leur donne l'aspect d'un pli crevé. Le bas est abattu vers la pointe indiquée plus haut. Des rubans de fil retiennent en hauteur et en largeur le pouff; pour la partie du derrière, en largeur, ce ruban n'a que 30 cent.; le devant doit en avoir 40. Le tablier a 65 de longueur au milieu du devant et vient en s'arrondissant vers la couture du côté. Il se termine par deux plis, un près de la jonction des deux parties de la jupe, et un crevé, en face celui de la partie du dos. L'attachement de ce pouff avec la ceinture n'a que très peu de plis; un pli crevé au milieu pour faciliter le relevage de cette jupe; puis un petit pli au devant de la couture qui joint les deux parties, afin de former le rond que prend la place des hanches. Le bas de cette tunique est orné d'une dentelle haute de 15 à 20 cent., surmontée de deux autres petites dentelles, entre lesquelles se trouve un rouleauté de satin. La jupe dessous est presque coupée ronde, environ 25 cent, au-dessous de la tunique; elle se termine par un volant plissé à gros pli, haut de 55 cent. La tête des plis est cachée par une dentelle. Bottines en faille blanche.

Deuxième toilette. — Robe de satin rose, décolletée en rond, avec draperie. Manches courtes. Jupe à traîne, unie. Tunique en tulle noir, moucheté, relevée sur les côtés et ouverte devant, avec volant en dentelle, haut de 20 cent. Les manches sont ornées d'un jockey en dentelle. Souliers de soie rose.

Troisième toilette. — Toilette de mariée en gros de Naples. Corsage plat, formant basque devant et derrière, avec deux gros plis. La taille est ornée d'une plaque de passementerie. Un gland tombe sur chacun des plis; un effilé orne le bas de la basque, laquelle s'arrondit sur la hanche; la basque disparaît. La manche est étroite du haut; elle est coupée droite; elle forme de gros plis au bas et est ornée de nœuds de ruban avec un effilé au bas. Grandes manches en dentelle. La tunique est très simple; elle est en deux parties. Le tablier est coupé très juste. Bride sur le devant avec trois plis. Le derrière est assez ample; le pouff est retenu par des rubans; le milieu reste ouvert jusqu'au pouff et forme bien la pointe en s'arrondissant sur le côté. L'ouverture et le bas sont, comme la basquine, ornés d'un effilé. Cette tunique est froncée à la taille. La jupe est à traîne et est ornée de trois biais, surmontés d'autant de rouleautés. Souliers de poulx de soie blanche.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie KUGELMANN, 13, rue du Heider